Dans les pissotières avec Marc Martin

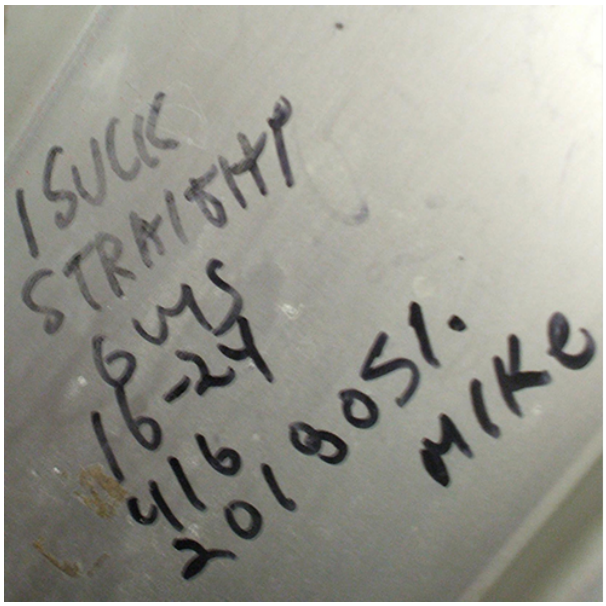
Marc Martin, 2017 - Photo Raphaël Lucas

On dit souvent que les murs ont des oreilles. Mais sait-on qu'ils chuchotent ? Les murs des toilettes publiques racontent l'histoire privée des opprimés. En effet, longtemps, ces lieux confinés ont été l'un des seuls refuges où les minorités sexuelles pouvaient s'afficher. **En pleine crise sanitaire, se pencher sur l'œuvre de Marc Martin dans les pissotières, c'est s'offrir un passeport pour l'interdit : un séjour érotique en zone trouble. Une expérience impensable aujourd'hui dans l'espace public.**

« *Les Tasses* » (traduisez « *Tearoom* »), drôle de nom pour une exposition qui se trimballe depuis 2017 entre Berlin et New York, de Paris à Bruxelles. Parce qu'elle est un pied de nez à la culture aseptisée et à la mémoire convenue, voire convenable. L'artiste pluridisciplinaire nous invite à voir la face cachée des urinoirs publics. Dans l'imaginaire collectif, les toilettes publiques malodorantes, mal fréquentées, symbolisent les endroits les plus sordides de l'espace public. Pourtant, dans l'objectif du photographe, ils ravivent les couleurs de l'arc en ciel. En explorant un pan d'histoire a priori peu glorieux de la communauté LGBT, il libère des murs sales et suintants des toilettes publiques une poésie argotique inopinée. Celle de générations souvent passées au placard.

Si Marc Martin s'attarde sur le lieu, plutôt que sur la rencontre en elle-même, c'est qu'il voit une beauté propre à ces espaces. Une architecture romanesque propice aux détournements d'usage. Construits pour la plupart aux prémices de l'hygiénisme urbain, les urinoirs ont abrité ses premiers frisons, incarné son émancipation : « *Qu'est-ce qui fait le romantisme d'une rencontre ? C'est souvent le lieu* » lit-on en légende de son installation « *Paradis Perdus* », un corpus de 80 photographies d'urinoirs laissés à l'abandon. Au mur, les tirages, disposés symétriquement à égale distance,

rappellent le motif du carrelage. Il s'en dégage une certaine nostalgie. Un parfum d'hier qui l'emporte sur l'odeur ammoniacale et la malpropreté légendaire de ces endroits. « *Une esthétique à la Jean Genet* », écrit le critique d'art Etienne Dumont. Rien que ça !



Aux portes du plaisir

« Les lieux où nous n'avons ni aimé, ni souffert, ne laissent pas de traces dans notre souvenir... » écrivait Pierre Loti (1850-1923). Marc Martin assume avoir puisé aux chiottes son inspiration. Il se souvient des graffitis comme d'une porte ouverte sur un monde parallèle : « *Adolescent, les toilettes ont constitué ma première salle de lecture libidinale. Derrière les portes closes, sur la céramique et la vilaine peinture jaunie, s'ouvrait un monde parallèle. Contrairement aux slogans politiques exprimés dans des espaces plus ouverts, les graffitis sexuels, plus intimes, s'entassent dans des espaces plus confinés. Les murs humides des toilettes publiques ont suscité ce type d'expression libre. Libre de toute convention sociale. Ces murs d'expression souterraine, considérés comme indignes, illustraient l'existence d'une homosexualité qui résistait à l'oppression. Ignorée, stigmatisée, elle s'est exprimée là où elle a pu »,* écrit l'artiste dans son livre.

Si les graffitis dans les toilettes publiques représentent pour beaucoup la misère sexuelle, ils sont d'une grande richesse aux yeux de Marc Martin. Pour lui, la subversion y est totale : *orthographe, typographie, calligraphie, lexique, rhétorique, épopée, prophétie... Réponses, ratures, effacements, correspondances, chevauchements, thèmes, variations, répétitions…*
Aux graffitis, ancêtres des petites annonces et des profils sur les applications numériques, l'artiste a dédié plusieurs installations : une porte de toilettes provenant d'une université française, arrachée juste avant la restauration du bâtiment est exposée religieusement comme une relique au centre de l'expo.

« *Dans la tête d'Ernest* » est un buste en papier mâché par Jan Krass. Il se compose de milliers de graffiti collectés sur les parois des pissotières de Paris dans les années 1960-1970 : « *Routier poilu, 35 ans » ; « Chie et tais-toi » ; « Je jouis très vite »…* Sur son piédestal, l'installation trône en statue.

Eugène Wilhelm (1856-1951), pionner de l'émancipation homosexuelle avait relevé et analysé des dizaines de graffitis trouvés les urinoirs de Paris à la Belle Époque. Fixée au mur, une vieille valise ouverte symbolise son bagage. Retrouvée grâce à Régis Schlagdenhauffen, elle offre un accès sans

filtre à une sous-culture avec des termes d'argots 1900 : des graffitis centenaires, témoin du temps qui passe et qui efface ce genre de traces humaines…

Une autre installation « *palimpseste* », projette sur les murs des photos de graffitis sexuels issus du monde entier. Ceux-là, plus récents, ont regroupés par l'artiste.

Marc Martin – Tearoom Tracks - 2018

Marc Martin est aussi connu en tant que vidéaste : dans des anciennes pissotières de Berlin (fermées au public mais rouvertes pour l'occasion), Marc Martin a recrée l'atmosphère silencieuse des rencontres furtives dans un court métrage nommé « *Tearoom Tracks* ». Avec ce titre, l'artiste rend un double hommage. D'abord au sociologue Laud Hamphreys (1930-1988) pour sa fameuse thèse « *Tearoom Trade* ». Puis à « *Tearoom* » : des images que la police de Mansfield aux Etats-Unis a filmées à travers un miroir sans tain dans les toilettes publiques de Central Park en 1962 et qui avaient conduit à l'arrestation d'un grand nombre d'hommes. Dans ce documentaire porno-historique, le dandy Pierre Emö tient le premier rôle et n'y va pas de main morte : il est convaincant.

Boudé par la sphère des festivals LGBT+ (peut-être en raison de scènes trop explicites), il fait depuis le tour des festivals underground. Et Martin s'en réjouit.

Depuis son inauguration au Schwules Museum de Berlin, « *Les Tasses* », sous-titrée « *Public Toilets, Private Affairs* » continue de faire son chemin. Entre poésie et pornographie, Marc Martin s'illustre à la fois dans les pages du Figaro (le plus célèbre des quotidiens conservateurs en France) et nourrit les fantasmes d'adultes avertis sur des sites fétichistes. En créant ainsi une passerelle entre le passé sombre des toilettes publiques et les murs immaculés des galeries d'art contemporain, Marc Martin s'inscrit ainsi dans la tradition de l'art transgressif dans l'espace public : « Classé X », le graffiti sexuel, parent pauvre de la famille *Street art* voit son blason redoré.

En 1989, en pleine épidémie du sida, Keith Haring (1958-1990) avait déjà réussi l'exploit : dans une Amérique puritaine, mal à l'aise avec la sexualité, il offrait une fresque homoérotique dans les toilettes hommes du Center West Village à New York : « *Once upon a time* ». Son chef d'œuvre aux dizaines de bites juteuses taguées sur les murs des chiottes est aujourd'hui considéré comme étant la plus personnelle de ses créations publiques. Elle vient d'être restaurée et fait aujourd'hui de ces pissotières au centre LGBT les plus précieuses des USA.

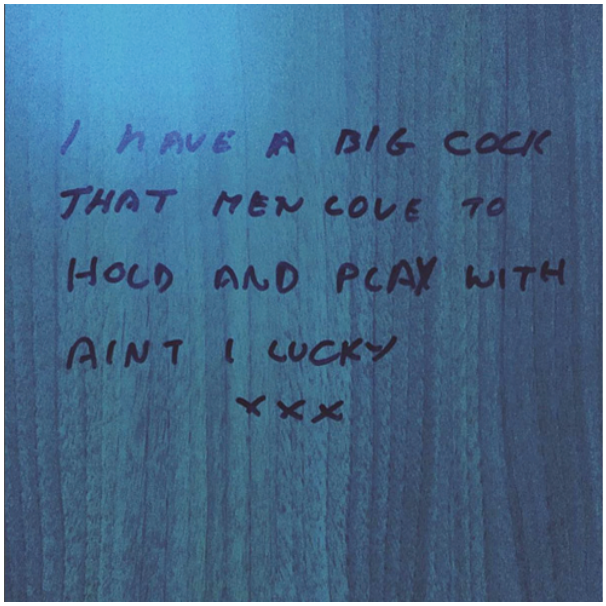
Keith Haring, « Once Upon a time », 1989 - *LGBT Community Center National History Archive*

Traces urbaines

Parce que l'urbanisme moderne est étroitement lié à l'hygiène. La pureté de l'espace public reflète un idéal politique de cohésion sociale. En faisant disparaître ces endroits aux murs "sales", c'est toute une sous-culture qui s'efface. En 2005, l'historien Abel Sierra Madero pour l'Université de La Havane a réalisé une étude anthropologique dans les pissotières de Cuba : « *Walls Talks* ». Entre quatre murs cloisonnés, le chercheur a observé un brassage social et racial inédit. Il décrit bien l'ambiance homoérotique qui suinte aussi des photos de Marc Martin : « *L'endroit avait une petite fenêtre crasseuse, sans lumière et dégageait une odeur nauséabonde, suffocante et sucrée - un mélange de soufre, de méthane, de sperme, de sueur et de sexe furtif et anonyme. Les odeurs étaient comme une "marque territoriale" laissée par des "animaux tropicaux" urbains. Les murs griffonnés de façon chaotique - des manuscrits textuels sur du béton - ont révélé l'empreinte d'une communion anonyme et clandestine à la fois public et privé, une pratique scripturale sexuelle et marginale en milieu hostile...* » Le chercheur remarque aussi que beaucoup de ceux qui fréquentent les pissotières considèrent le lieu comme un terrain de jeux, d'initiation à leurs désirs sexuels ou d'expérimentation entre hommes. Les frontières entre hétéros et homos restent floues. Elles sont fragilisées par cette promiscuité commune, le sexe à l'air : « *Certains font semblant de pisser, mais en fait, ils exposent leurs organes génitaux comme des marchandises dans une vitrine. La plupart du temps, il n'y a pas de conversation… et si quelque chose est dit, c'est toujours très impersonnel, anonyme* »… Dans les pays où l'homosexualité est toujours mal vue, même interdite, les murs des pissotières aujourd'hui jouent encore leur rôle de médiation clandestine.

Marc Martin with Pierre Emö, 2017 - Photo Raphaël Lucas

Si le photographe français Marc Martin se revendique ouvertement « pédé », c'est pour lutter contre la stérilisation de la culture Queer. Pour lui, la visibilité LGBT doit s'afficher dans toute sa diversité. Y compris lorsqu'il s'agit de la drague historique dans les pissotières. En rester fiers.
Cependant, à l'heure de la distanciation sociale et des gestes barrières, la promiscuité dans les espaces confinés n'est plus au goût du jour. On s'imagine mal circuler dans une installation d'urinoirs immersifs avec un masque sur le nez. Les prochaines étapes de son exposition à New York (Leslie Lohman Museum) et Bruxelles (LaVallée) sont donc reportées à l'automne. D'ici là, il reste la toile pour pénétrer dans l'univers suintant de Marc Martin. Prenez votre clavier et cliquez ici. Ensuite, libre à vous de vous laver les mains ou pas… avant ou/et après.



Zweckfremde Benutzung,
unberechtigter Aufenthalt und
Beschädigungen werden nach
§§ 123, 303 ff. StGB verfolgt.